

donc réaliser mon rêve!... mon beau rêve!... s'écria Sauvageon avec ivresse.

—Ce rêve, quel est-il?

—C'est de posséder sur le bord de l'eau, quelque part auprès de Paris, une petite maison, une vraie maison, bâtie en pierres, couverte en tuiles, avec une cave et un grenier.

—Tu posséderas la maison... C'est convenu! Et une fois propriétaire, que feras-tu de ta propriété?

—J'en ferai une petite guinguette, monsieur le baron, une vraie guinguette, avec du vin dans la cave et des jambons pendus dans la cheminée... J'aurai un bateau, un vrai bateau, qui ne devra rien à personne, et je pêcherai moi-même des goujons que ma petite servante fera frire... car j'aurai une petite servante... une vraie servante, monsieur le baron.

—Tu pourras même en avoir deux, si le cœur t'en dit... répliqua Lascars en riant.

—Une suffira, monsieur le baron... seulement, je tiens à ce qu'elle soit de la Bourgogne... il vient de là de beaux brins de filles... ah! je serai un heureux gaillard... Je prendrai pour enseigne: le *Goujon Aventureux*, et mes clients seront si nombreux que je ne saurai plus auquel entendre; de vrais clients, monsieur le baron... pas des *Lapins*... Ah! non, par exemple!

Un coup de sonnette interrompit les extases de Sauvageon, et le futur propriétaire du *Goujon Aventureux* courut ouvrir au visiteur, qui n'était autre que le chevalier de La Morlière.

LVIII

L'entretien du baron et du chevalier fut très court. Roland remit la somme promise à celui qui venait de lui servir de *bravo*, et s'engagea de nouveau à lui compter à l'époque convenue, c'est-à-dire un mois plus tard, le reste du prix du sang.

Il le congédia aussitôt après, et se rendit à l'hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine.

Le bruit de l'événement accompli dans la matinée s'était répandu rapidement. Lascars trouva l'hôtel plein de gens de loi, venus les uns pour prendre des informations au sujet de la mort violente de Philippe Talbot, les autres pour mettre les scellés sur tous les meubles et sur tous les papiers, dans l'intérêt des héritiers encore inconnus.

Le baron se mit en rapport successivement avec les uns et avec les autres.

Aux premiers, il s'empressa de donner les détails relatifs au duel de Vincennes; il leur certifia en outre que les choses s'étaient passées loyalement, d'une façon tout à fait irréprochable, et le comte de Guibray, présent à l'hôtel, confirma ce témoignage, que son honorabilité connue rendit d'un grand poids.

Aux gens de loi Lascars produisit le testament de Philippe Talbot; il leur déclara sa qualité d'exécuteur testamentaire, et en cette qualité il assista à l'apposition des scellés, formalité légale qu'il était impossible d'éviter, et qui d'ailleurs ne pouvait lui causer aucun préjudice, car c'est seulement comme mari de Pauline, légataire universelle, qu'il comptait rentrer en maître à l'hôtel.

Le lendemain du duel eurent lieu les funérailles de Philippe Talbot. Elles furent magnifiques, et jamais obèques de prince ne servirent de prétexte à d'aussi rares magnificences. Jamais somptueux cortège, accompagnant un cercueil au cimetière, ne se mit mieux en pleine révolte contre l'adage philosophique: *Memento, homo, quia pulvis es!*

Les nombreux parasites des soupers et des fêtes de M. de La Boisière firent au char funèbre l'honneur de le suivre jusqu'au Père-Lachaise, mais ils trouvèrent convenable de charmer l'ennui du voyage en disant beaucoup de mal du défunt. Ainsi va le monde! volontiers l'humanité prendrait pour devise: On ne doit la flatterie qu'aux vivants... et encore l'humanité ajouterait sans aucun doute: quand ils sont riches...

Lascars, presque seule entre tous, se conduisit avec la convenance la plus parfaite. Sa contenance fut sérieuse, sa physionomie exprima la tristesse et les regrets pendant toute la durée de la lugubre cérémonie, enfin il prononça, près de la tombe ouverte, quelques paroles pleines d'émotion et vraiment éloquentes dans leur simplicité.

Lorsque les dernières pelletées de terre eurent comblé la fosse, que devait recouvrir un peu plus tard un splendide monument de marbre noir, Las-

cars se retira le dernier, et, après avoir passé au logis qui lui servait de pied-à-terre, et s'être muni de divers papiers, parmi lesquels se trouvaient son acte de naissance et celui de Pauline Talbot, il reprit le chemin de Bougival. Sauvageon l'accompagnait. Ce digne serviteur, quoique riche de vingt mille livres données le matin même par Lascars, avait consenti de fort bonne grâce (moyennant la promesse d'une nouvelle gratification) à ne se séparer de son maître que dans quelques jours, et par conséquent à retourner au Moulin-Rouge avec lui. Roland, nos lecteurs le comprennent facilement, n'avait plus désormais qu'une idée fixe, celle de hâter, autant que cela dépendrait de lui, un mariage qui devait le rendre trois fois millionnaire; il annonça donc à Pauline que, dès la semaine suivante, il la conduirait à l'autel, et il alla aussitôt après trouver le curé de Bougival pour solliciter de lui la dispense des deux bans, et pour lui porter les papiers relatifs à l'unique publication qui fût indispensable. A l'époque où se passaient les faits que nous racontons, le mariage civil n'existait pas encore, et c'était seulement à l'autorité ecclésiastique qu'il appartenait de consacrer et de légitimer les unions. Lorsque Lascars eut quitté la maisonnette du Bas-Prunet, madame Audouin ne songea point à dissimuler les transports de la joie exaltée, exubérante, qui s'était emparée d'elle en apprenant la nouvelle apportée par lui. Pendant plus d'une heure cette vénérable matrone eut vraiment l'air d'une folle; elle ne pouvait se tenir en place; elle frappait dans ses mains; elle embrassait Pauline de minute en minute, et elle répétait d'une façon toujours identique, mais avec les intonations les plus variées:

—Il va donc luire enfin, ce jour trois fois béni où je verrai ma fille chérie mariée! où je la verrai heureuse! où je la verrai baronne!... Quand j'aurai atteint le soir de ce jour d'allégresse, Seigneur, appelez-moi près de vous!... Tirez-moi de ce monde!... Je n'aurai plus rien à faire ici-bas!...

Pauline, nous le savons, était bien loin de partager ces transports et cette exaltation délirante. Elle avait promis; elle ne songeait point à revenir sur la parole donnée; elle s'était librement fiancée à Lascars; elle se disait que librement elle deviendrait sa femme, mais elle savait bien que lorsque sonnerait l'heure suprême du mariage, lorsqu'elle aurait à prononcer devant Dieu le *oui* solennel, il n'y aurait au fond de son cœur, au lieu d'amour, qu'une douce et calme résignation.

—J'aimerais mon mari comme on aime un frère, se disait-elle avec une ingénuité touchante, n'est-ce pas assez pour le rendre heureux?...

Le reste de la semaine s'écoula. Il avait été convenu entre Lascars et le curé de Bougival que la publication des bans aurait lieu le dimanche suivant et que le mariage serait célébré le mardi. Roland partit pour Paris le vendredi soir; il revint le samedi, apportant à sa fiancée une robe de noce, de soie blanche, recouverte de merveilleuses dentelles d'Angleterre, et un voile d'une richesse incomparable. La couronne et le bouquet joints à cette parure étaient des chefs-d'œuvres, et, sur les pétales des fleurs d'oranger symboliques, de petits diamants figuraient des gouttes de rosée. La robe, le voile, le bouquet et la couronne valaient au bas mot vingt-cinq mille livres.

Pauline admira sincèrement ces merveilles princières, puis, après avoir témoigné son admiration, elle ajouta:

—Seulement c'est trop beau, trop riche surtout, pour une pauvre fiancée comme moi.

—Chère Pauline, répondit Lascars, en jetant un regard presque passionné sur le divin visage de la jeune fille, qu'une légère pâleur rendait plus adorable encore, pour vous rien n'est trop beau, pour vous rien n'est trop riche... je voudrais être roi afin de mettre à vos pieds des parures de reine...

Ces paroles prononcées d'une voix émue par le baron, qui, tout en parlant, courbait le genou devant Pauline comme devant une image sainte, remplirent d'un trouble délicieux l'âme de la jeune fille. Pour la première fois il lui sembla sentir se fondre à demi les glaces de son cœur, et elle se demanda bien bas, en regardant Lascars à la dérobée:

Pourquoi ne l'aimerais-je pas plus qu'un frère?

Le même soir, après le départ de son fiancé, elle essaya, avec l'aide de madame Audouin, la robe blanche des vierges épouses. Elle attacha sur ses cheveux blonds le long voile de dentelle; elle se couronna des fleurs d'oranger; elle fixa sur son sein le bouquet virginal. Quand cette toilette fut achevée, madame Audouin se recula de quelques pas, et, levant les yeux et les mains vers le ciel, elle s'écria avec une extase véritable:

—Mon Dieu... mon Dieu... que tu es belle, ma Pauline!... Ah! tous les anges du paradis peuvent descendre de là haut! je suis bien sûre qu'ils ne seront pas si beaux que toi!

La jeune fille, souriant et rougissant à la fois, se regarda dans le petit miroir que madame Audouin s'empressa de lui présenter, et malgré sa modestie naturelle, force lui fut de s'avouer à elle-même que, si la bonne dame exagérait, du moins elle n'exagérait pas beaucoup. Pendant toute la journée du dimanche, Lascars, avons-nous besoin de le dire, ne quitta pas la petite maison du Bas-Prunet. Une sorte de transformation s'opérait auprès de Pauline dans l'âme bronzée et dans le cœur de marbre du bandit-gentilhomme... Il subissait à son insu l'ascendant de cette nature d'une pureté idéale... Une tendresse toute différente des brutales passions qu'il avait éprouvées jusqu'à ce moment s'emparait de lui... Enfin il oubliait presque la grande fortune de l'orpheline et ne voyait plus en elle qu'une délicieuse et timide enfant qui, le surlendemain serait sa femme. Cette journée passa comme un éclair, pour Pauline aussi bien que pour Lascars, et, le soir venu, la jeune fille, en posant sa tête sur l'oreiller et en s'endormant, se sentit plus heureuse qu'elle ne se souvenait de n'avoir été pendant son enfance.

Pourquoi donc, le lendemain matin, à son réveil, était-elle pâle comme une morte? Pourquoi donc un large cercle d'azur estompait-il le contour de ses grands yeux noirs? Pourquoi donc, enfin, son regard, si doux et si calme d'habitude, exprimait-il une sorte d'égarément? C'est que Pauline avait fait un rêve étrange et poignant, un rêve dont le souvenir loin de s'effacer à la manière des vapeurs nocturnes que dissipe un rayon de soleil, devenait d'instant en instant plus distinct, et prenait une netteté si grande que la jeune fille, dans son trouble, avait peine à se persuader que le songe bizarre et de funeste augure, ne fût point la réalité elle-même. Le rêve avait reporté d'abord Pauline au milieu des scènes effroyables de la rue Royale pendant la nuit du 30 mai... elle avait vu tomber son père sous ses yeux... elle avait lutté contre les bandits qui voulaient la séparer du corps sanglant du vieillard et l'entraîner avec eux... elle allait succomber à ses violences, elle allait mourir sans doute, lorsque s'était montré à elle soudainement, comme une apparition rayonnante, comme un héros féérique des temps chevaleresques, ce beau gentilhomme inconnu dont le souvenir la poursuivait encore si peu de temps auparavant... Pleine de confiance, de reconnaissance, d'enthousiasme, elle se suspendait au bras de ce sauveur que Dieu lui envoyait, et qui lui disait à voix basse, avec un accent d'ineffable tendresse: *Suivez-moi sans crainte, Pauline, votre père vous sera rendu...* Elle marchait à ses côtés, et il lui semblait qu'à chaque pas qu'ils faisaient ensemble, le péril s'éloignait pour ne plus revenir, le tumulte s'apaisait et la sérénité la plus douce succédait à l'épouvante la plus profonde. Tout à coup Pauline sentit de nouveau son cœur se serrer, et ses angoisses un instant dissipées, renaître. Un ennemi inattendu se dressait devant la jeune fille et devant son généreux sauveur. Il était seul, mais plus terrible, plus dangereux à lui seul que tous les autres ensemble. C'était Lascars.

—Place! lui criait, l'épée haute, le gentilhomme inconnu.

Et Lascars répondait:

—Vous ne passerez pas!

Pauline, alors éperdue, baignée d'une sueur froide, incapable de se mouvoir, incapable de pousser un cri, assistait à l'un de ces combats formidables que l'on rencontre à chaque page dans les chroniques et dans les légendes du moyen âge. Lascars et l'inconnu s'attaquaient avec une impétuosité haineuse à laquelle le rêve de la jeune fille donnait des proportions fantastiques. Les ténèbres se faisaient autour des deux hommes, ténèbres profondes, éclairées seulement par les